

compte rendu de Emilio F. Moran People and Nature:An Introduction to Human Ecological Relations

Bernard Formoso

▶ **To cite this version:**

Bernard Formoso. compte rendu de Emilio F. Moran People and Nature:An Introduction to Human Ecological Relations. L'Homme - Revue française d'anthropologie, 2007. hal-03320268

HAL Id: hal-03320268

https://univ-montpellier3-paul-valery.hal.science/hal-03320268

Submitted on 15 Aug 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

EHESS

Review
Author(s): Bernard Formoso
Review by: Bernard Formoso
Source: *L'Homme*, No. 184 (Oct. - Dec., 2007), pp. 249-251
Published by: EHESS
Stable URL: http://www.jstor.org/stable/25133738
Accessed: 01-02-2016 17:44 UTC

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of the Terms & Conditions of Use, available at http://www.jstor.org/page/info/about/policies/terms.jsp

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact support@jstor.org.



EHESS is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *L'Homme*.

http://www.jstor.org

This content downloaded from 193.54.110.35 on Mon, 01 Feb 2016 17:44:47 UTC
All use subject to JSTOR Terms and Conditions

Emilio F. Moran
People and Nature : An Introduction to Human Ecological Relations
Oxford, Blackwell, 2006, 218 p., bibl., index, ill., fig., tabl.

EMILIO F. MORAN n'en est pas à son premier ouvrage d'introduction aux théories de l'écologie humaine. Déjà, en 1982, il avait publié un manuel du même ordre, quoique plus technique et moins ouvertement impliqué dans le devenir de la planète[1]. Si, en effet, le présent opus reproduit l'orientation générale du précédent, à savoir une approche macroécologique qui raisonne à l'échelle de l'ensemble de la biosphère et questionne en priorité les processus de prise de décision au travers d'un large comparatisme culturel, il est plus engagé politiquement, mêlant étroitement les points de vue de l'écologue et de l'écologiste, du scientifique reconstituant le monde et du citoyen le refaisant. Bien qu'il s'agisse là d'une position difficile à assumer épistémologiquement, l'auteur parvient à concilier l'analyse des facteurs socioculturels, démographiques ou économiques au fondement des dérèglements actuels, et l'énoncé des conditions du même ordre qui permettraient d'améliorer la situation. C'est là que se situe son apport principal. Même s'il s'adresse à des non-spécialistes et pourrait se satisfaire de l'œuvre de vulgarisation que lui assigne la collection dans laquelle il s'inscrit, il combine avec discernement les apports théoriques de l'écologie, des sciences sociales et les rapports d'experts pour dégager les racines du problème et suggérer quelques solutions.

Les huit chapitres de l'ouvrage procèdent d'un mouvement qui part d'un état des grands problèmes environnementaux actuels et d'une reconstitution de l'évolution des rapports homme/milieux depuis la préhistoire (chap. I, II et III), pour ensuite passer à l'examen des facteurs humains ayant conduit aux dérèglements observés aujourd'hui. Ces facteurs tiennent notamment à l'accès à l'information, aux modalités de prises de décision, au fonctionnement des institutions et aux types de consommation dans les pays développés (chap. IV à VII). Enfin, dans le chapitre final, l'auteur fait un certain nombre de propositions pour résoudre la crise.

Dans la première partie du livre, Emilio Moran plaide en faveur d'une approche moniste des relations homme/milieux, partant du constat que la plupart des sociétés ne conçoivent pas la nature comme une instance externe. L'évocation au chapitre II de la manière dont les anciens Grecs, Romains et Arabes envisageaient leur position dans le monde sur la base de référents cosmologiques ou astrologiques montre que, jusqu'à la Renaissance, l'Occident ne pensait guère les rapports nature/culture en terme de conquête de l'une par l'autre, quand bien

1. Emilio F. Moran, *Human Adaptability : An Introduction to Ecological Anthropology*, Boulder (Colorado), Westview Press, 1982.

This content downloaded from 193.54.110.35 on Mon, 01 Feb 2016 17:44:47 UTC
All use subject to JSTOR Terms and Conditions

même il n'existait plus depuis le néolithique de zones du globe échappant à l'emprise de l'homme. L'auteur multiplie au chapitre III les exemples d'altérations souvent majeures que certaines sociétés de l'Antiquité ont fait subir à leur environnement. Il rappelle aussi que certains paysages aujourd'hui célébrés comme des symboles d'une nature authentique résultent à l'origine d'un haut degré d'anthropisation. Mais si les hommes n'ont pas attendu la révolution industrielle pour agir en profondeur sur les biotopes qu'ils exploitaient, il existe, selon Emilio Moran, de grandes différences entre ces altérations et celles qui affectent aujourd'hui la biosphère. L'une d'elles tient à l'échelle d'intervention. Alors que jadis l'interaction entre les sociétés et leur milieu physique était d'ordre local, l'expansion démographique et industrielle mondiale lui confère désormais un caractère global et cumulatif, aux effets macroclimatiques avérés. Autre différence majeure soulignée par l'auteur : en dépit de flux croissants d'informations sur les pollutions engendrées par l'homme, celles-ci renvoient à des réalités trop distantes et abstraites pour vraiment sensibiliser le plus grand nombre. En fait, les consommateurs se rendent de moins en moins compte de l'impact écologique précis qu'a la production des biens qu'ils acquièrent, d'abord parce qu'une proportion croissante d'entre eux vit désormais en ville, inscrits dans la mobilité et « coupés de leurs conditions objectives d'existence », selon la formule de Karl Marx, ensuite parce que, du fait de la globalisation des échanges, la plupart des biens consommés proviennent de lieux distants, le plus souvent inconnus. Dans ces conditions, les traits qui avaient tendance à permettre la pérennisation des écosystèmes anthropisés du temps jadis sont de moins en moins applicables. En vertu de la « théorie de la résistance » *(resilience theory)* que certains éco-archéologues ont récemment développée[2], ces traits tenaient d'une part au caractère épisodique des changements technologiques, à la nature parcellaire et discontinue des processus et types d'ajustement qu'ils engendraient, ainsi qu'à la multiplicité des équilibres, mais aussi des évolutions qu'un même écosystème pouvait réaliser. Or, aujourd'hui, le caractère parcellaire et épisodique de ces changements cède le pas à des mutations continues, relativement homogènes et aux effets amplifiés.

Comment dès lors répondre aux défis écologiques sans précédent posés en termes de déforestation massive, de pollution des nappes phréatiques, de gaz à effet de serre ou de percement de la couche d'ozone ? L'une des clés essentielles de leur solution consiste pour l'auteur à restituer aux communautés locales et, en leur sein, aux individus, leur capacité d'anticipation et d'adaptation. Dans la seconde partie du livre, Emilio Moran développe diverses propositions en ce sens, comme par exemple un étiquetage des produits qui informerait les consommateurs sur le coût écologique de celui qu'ils viennent d'acquérir, ou bien le développement de marchés fermiers de proximité ou des relations directes et contractualisées entre petits producteurs et consommateurs qui assurerait aux premiers des revenus réguliers tout en garantissant l'origine des produits. De plus, à l'opposé du modèle de consommation dominant au sein des classes moyennes nord-américaines, qui est placé sous le signe du « big is beautiful » (maisons et voitures surdimensionnées, surconsommation alimentaire…), il prêche en faveur d'une frugalité raisonnée dont le mot d'ordre serait « less is more ». Évidemment, pour que cette évolution des styles de vie soit massive il faut que l'idéologie à son principe jouisse d'un puissant ancrage institutionnel. Afin d'enrichir la réflexion en ce sens, l'auteur passe en revue aux chapitres V & VI les facteurs susceptibles

2. Lance H. Gunderson & C. S. Holling, eds, *Panarchy : Understanding Transformations in Human and Natural Systems*, Washington, Island Press, 2002 ; et surtout Charles Redman & Ann P. Kinzig, « Resilience of Past Landscapes : Resilience Theory, Society, and the Longue Durée », *Conservation Ecology*, 2003, 7, art. 14 [revue en ligne : http://www.consecol.org/vol7/iss1./art14].

This content downloaded from 193.54.110.35 on Mon, 01 Feb 2016 17:44:47 UTC
All use subject to JSTOR Terms and Conditions

d'inférer le degré d'engagement des institutions dans la préservation des ressources (facteurs ayant trait notamment à la taille et l'hétérogénéité relative des populations, à la nature des ressources et à la productivité de leurs mises en valeur, ou bien encore à la pression que la demande extérieure exerce sur les rendements). Reprenant à son compte les thèses controversées de Gregory Bateson et de Roy Rappaport[3], Emilio Moran envisage comme possible solution idéologique et institutionnelle un regain de la foi religieuse, dès lors que celle-ci assurerait la promotion d'une solidarité organique tournée vers le respect de l'environnement et subordonnerait à cet effet les inclinations égoïstes des individus. Le problème de ce genre de propositions est que l'impact des dogmes, même les plus résolument tournés vers la préservation de la vie sous toutes ses formes et dans des sociétés où la foi religieuse reste très développée, est d'une portée très limitée. Ainsi, les Thaïlandais ont beau s'affirmer depuis des siècles adeptes du bouddhisme, l'une des religions universalistes les plus ouvertement respectueuses de la nature, un faisceau complexe d'autres paramètres les a conduit à une dégradation telle des forêts que depuis près de vingt ans l'exploitation de celles-ci sur le territoire national a été gelée *sine die*.

On touche ici à la principale faiblesse de l'ouvrage. Il verse trop facilement dans l'utopie à partir d'une interprétation quelquefois naïve des logiques sociales à l'œuvre. Certaines de ses propositions sont, par exemple, fondées sur le credo, très libéral, de la toute puissance du consommateur par rapport aux stratégies de production des industriels, minimisant de la sorte les conditionnements que le premier subit de la part des seconds par l'entremise des médias, mais aussi la convergence d'intérêts de beaucoup d'entre eux avec le grand capitalisme via l'actionnariat. *Last but not least*, il tombe dans une forme de rousseauisme partagée par beaucoup de tenants de l'écologie culturelle, ce paradigme initié par Julian Steward et dont Emilio Moran se veut l'héritier. Il affirme ainsi que nos « lointains ancêtres chasseurs-cueilleurs » excellaient dans l'adaptabilité du fait de leur mobilité, de leur flexibilité démographique et d'une vitalité exogamique qui garantissait les brassages génétiques. Dans le même ordre d'idées, les pasteurs nomades se voient parés des attributs de l'écologiste exemplaire du fait de leur soi-disant contribution à la biodiversité des savanes (p. 52). Un tableau sans doute plus nuancé de l'impact de ces populations très variées et donc difficilement réductibles à un schéma adaptatif unique aurait sans doute accru la crédibilité de la reconstitution historique. Plus généralement, si le diagnostic que dresse l'auteur de l'état des problèmes de la planète est solidement argumenté et si l'ouvrage a le mérite d'introduire le public français à des modèles socio-écologiques récents produits outre-Atlantique, beaucoup des propositions citoyennes sur lesquelles l'ensemble débouche sont soit très convenues (il faut consommer moins d'énergie fossile, manger moins mais de meilleure qualité dans les nations industrialisées…), soit paraissent peu réalistes.

Bernard Formoso

3. Cf. Gregory Bateson, *Steps to an Ecology of Mind*, New York, Ballantine Books, 1972 ; Roy A. Rappaport, *Ecology, Meaning and Religion*, Richmond, North Atlantic Books, 1979.

This content downloaded from 193.54.110.35 on Mon, 01 Feb 2016 17:44:47 UTC
All use subject to JSTOR Terms and Conditions